

Critique du 69^{ème} Salon d'Automne d'Elbeuf-sur-Seine

Par Elisabeth Le Borgne, critique d'art

D'**Hélène Alvez**, un trio de singes en terre cuite. Une « Maternité d'Amazonie » assez rugueuse dans sa représentation en dépit d'une relative douceur des traits et un « Bongo » lisse et si renfrogné qu'il peut prêter à sourire... L'artiste met l'accent sur l'expression des visages et le traitement différent des deux œuvres. L'ensemble est plutôt réussi.

Françoise Angot-Lacoste nous propose une « Evasion » abstraite, sombre, avec de grands aplats de couleurs. Un travail de recherche. Du mouvement, de l'ampleur. Un gros œil qui nous semblerait être celui d'un cyclone nous regarde, réchauffé par le jaune, le bleu, le rose. Un peu de pâte aussi qui contraste avec le lisse.

De la part d'**Axma**, deux « Evasions » carrées, bien composées, l'une « pierreuse », l'autre « rose ». Donc... des fonds gris ou rose comme il se doit... Deux inspirations bien différentes, deux paysages plus abstraits que figuratifs à travers lesquels circulent des lignes noires et blanches, fluides. L'ensemble est plutôt réussi et nous ne pouvons qu'encourager l'artiste dans une démarche sans cesse renouvelée.

Signées **Dominique Bachelet**, deux sculptures sur bois clair : une « spirale » ou ruban de bois blond dans laquelle (ou lequel) viennent s'insérer de grosses billes de bois lisses. Et un croissant de lune étirant un peu plus que l'autre l'une de ses pointes, et câlinant une (petite) pleine lune plus pâle que le reste (comme il se doit). Un bel exercice de virtuosité de la part d'un artiste qui n'a plus à faire ses preuves.

Françoise-Jacqueline Baron est ici bien plus figurative qu'à son habitude. Elle nous propose un portrait féminin dans des tonalités rouges, vertes, jaunes, noires..., « Sous les feux des projecteurs ». Le visage de la femme restant, lui, particulièrement pâle. Du contraste donc, et une belle expression du visage, avec un beau traitement du regard. Les fonds, quant à eux, restent abstraits avec des jeux d'épaisseurs et de surépaisseurs ou de plages lisses. Une recherche intéressante.

De **Francis Caudron**, deux kakémonos, présentation légère à laquelle il reste sensible. Ses petits personnages noirs continuent de s'y multiplier, joyeux et facétieux sur fonds gris, ainsi que de petites lignes, symboles, étoiles, touches de couleurs ou éléments de végétations. Nous retrouvons les mêmes bonshommes

sous verre, dans une présentation tout autre, avec des fonds beaucoup plus clairs. D'eux se dégage une éternelle légèreté, élasticité, joie... De longue date, nous l'avons déjà écrit, l'artiste n'a plus rien à prouver.

Etienne Chevallier nous propose deux compositions abstraites à l'acrylique, sur papier et sous verre. Des dominantes bleues pour le n°48 avec un beau travail de matière et un avant-plan blanc où il nous plaît de voir une marine, en Grèce ou dans un pays méditerranéen. Le n°49 est plus sombre. Des fonds noirs... et... pour le reste, nous devinons une scène de bar ou d'intérieur, éclairée par des bleus et des jaunes. Ces visions n'engagent que nous... Bref, des formes abstraites intéressantes, en inspirant d'autres... figuratives. Du bon travail, toujours.

Chris Del opte cette fois pour la terre : deux personnages longilignes aux longues capes et robes gris-blanc : « Le samouraï » et la « servante » dont les visages sont à peine esquissés. De la sobriété. Juste quelques petits boutons blancs sur le manteau du samouraï, coiffé d'un béret noir. Et plein de petits points blancs et noirs le long de celui de la servante, porteuse d'un petit chapeau feuilleté. Une œuvre qui prend un nouveau tour. Et pourquoi pas ?

Christophe B. Avril gagnerait sans doute à alléger l'ensemble de son travail qui peut parfois être un peu lourd. En affinant les lignes de construction noires peut-être ou en « nettoyant » la page quelquefois un peu chargée. C'est ce que nous évoque son « Saint Tropez » aux multiples mâts regroupés dans le port, venant presque se confondre de par la couleur rouge brique avec les maisons. Cela dit, bonne composition et belle osmose au niveau des tons.

Alain Corblin présente une toile abstraite, sobre et symboliste sur fonds blancs. Dessus, des pavés noirs (pas si lourds), des épaisseurs noires, sorte de ponts qui montent en gerbes ou bulles noires, ocre. L'ensemble forme une sorte d'idéogramme. Une œuvre plutôt sympathique.

De **Nelly Coudrey** (invitée de la Présidente), une série de refuges en raku. Un jeune garçon qui visitait l'exposition avec sa classe les regarde avec moi : « J'aime bien », me dit-il, « on dirait des tatous ». Dans la foulée, j'ai croisé des tatous quelque part... Eh bien, oui, on dirait des tatous, ces petites boules-refuges en duo : une grande et une petite. Des boules ouvertes comme le tatou (quand il veut bien dérouler sa tête hors de sa carapace), où l'on peut donc s'abriter... Un socle plus élevé pour les grandes, plus ample pour les petites, plus confortablement assises. Toutes oscillent entre le gris et le noir, sauf une qui est... rouge. Bien sympathiques.

Le travail de **Laurence Coudrey** est en constante progression. La matière est explorée. Couches et sous-couches se chevauchent. Elle nous propose ici une œuvre mi abstraite, mi figurative où d'étranges personnages aux yeux globuleux flottent dans un univers porteur de menace. Nous sommes entre le brun qui occupe une grande partie de la toile, et le bleu qui la coiffe. Une démarche intéressante que son auteur creuse de plus en plus.

Véronique Dabert nous propose une « Rencontre à Dinard ». Une œuvre légèrement évanescence dans des tonalités bleu-vert qui place l'homme et l'oiseau en véritable osmose. Le rendez-vous est à peine terrestre : une sorte de géant, qui semble être un prolongement de la mer d'où il émerge, dialogue avec des oiseaux qui l'approchent sans crainte. A peine un peu de jaune au niveau du ciel, qui vient nuancer une multitude de bleus. Intéressant tant par le sujet que par le traitement.

Debully reste fidèle au numérique, ici en assez grand format. Deux œuvres aux noms savants : « Hiacintho Pyramidis XVI » et « Opus Triangulum - sextus 30. L'une joue avec les bleus (et un petit triangle blanc), l'autre est plus colorée. Des teintes assez douces, ou adoucies : jaune, rose électrique, rose clair, vert... En ce qui concerne les deux œuvres, l'accent est mis sur le triangle, parfois même en transparence.

Gérard de Lise, qui aime dérouter son public, oscille parfois entre figuration abstraite ou abstraction figurative... (Jouons un peu avec les mots !) Cette fois, il nous propose un bel oiseau-vitrail coloré, réalisé au pastel. Un joli traitement, une belle composition et une matière travaillée. Voilà qui ferait un magnifique vitrail !

Charles Demarest rend hommage cette fois à l'Abbaye du Bec-Hellouin dans des dominantes vertes et bleues. Un grand arbre sert d'axe à l'ensemble près duquel un moine jouit de la sérénité du lieu. Nous sommes ici entre ciel et terre. La terre, symbolisée par les monuments religieux, l'arbre, l'humain... bref, le « matériel ». Le ciel, par une envolée de fleurs, d'oiseaux, de poissons, de pommes, de poires... Une œuvre toujours en mouvement, qui sait constamment se réinventer via le dessin personnel de son auteur.

De la part de **Nicole Deperrois-Gouard** (Grand Prix du Salon), trois terres cuites dont la surface est travaillée, ondulée, entre légers bourrelets et plages lisses de largeurs différentes. Toutes trois sont coiffées de « chapeaux » rouges, coquelicots qui font parfaitement écho aux œuvres abstraites de Janou Legoy placées juste derrière elles. Deux d'entre elles ont le corps blanc tandis que la troisième est toute rouge... Un travail très original et bien sympathique à regarder. A suivre...

Françoise Dézert-Lühr donne dans le mystère, le symbolisme, voire le fantastique via une œuvre bleue et brune aux tonalités peut-être un peu sombres, notamment pour le n°68 et qui peut osciller entre figuration et abstraction. Le traitement diffère entre « La Salamandre » et une « Ondine » au corps à peine esquissé sous les vagues, dont seul le visage aux yeux clos émerge vraiment de l'eau. L'ensemble est des plus sympathique.

Alexandrine Dietzer nous propose trois « sphères ajourées, grand, moyen et petit modèle ». Trois sphères lisses, patinées et découpées, aérées et auréolées de galets blancs protecteurs. Symboliseraient-elles notre planète Terre ou un petit morceau de notre système solaire ? Ceci n'est que l'un des nombreux aspects de l'artiste dont le travail original se renouvelle constamment.

Signés **Patricia Dubreuil**, deux assez grands formats abstraits où viennent s'envoler quelques feuilles d'automne. Il s'agit d'ailleurs bien d'automne, si l'on en croit son titre : « Couleur d'automne ». Des tonalités bleu-gris pour le n° 72 (horizontal) entre obscurité et clarté. Une sorte de bulle sombre, comme une menace, semble éclater au centre de la toile, afin de libérer la lumière, jusque-là emprisonnée. Le n° 72 bis est plus clair avec son envolée de feuilles, encore. Des fonds bleu-vert, légers, aériens, traversés presque en diagonale par de grosses bulles jaune-orangé transparentes.

Annie-Claude Ferrando nous propose cette fois -en grand format et à l'acrylique- une grande « cathédrale taguée » dans le même esprit que la série que nous lui connaissions déjà. C'est un peu comme le portrait d'une grande dame présenté en gros plan dans son cadre. Elle prend toute la place. Une dame-cathédrale inconfortablement assise dont la toiture et le clocher s'évanouissent dans le ciel. Du travail au niveau de la matière. L'ensemble reste fidèle à la manière très personnelle dont l'artiste traite ses toiles, entre lisse et rugosité.

De la part de **Joseph Ferrero**, deux nouvelles aquarelles aux tonalités plutôt sombres dédiées aux paysages hivernaux, où l'élément eau reste des plus présent. Une eau bleutée et dansante, des troncs sombres pour « Le pont » et un « Marais » inondé entre des troncs noirs. Cette fois, une eau vert émeraude et transparente autour de chemins blonds. Un artiste qui suit sa route sereinement et qui nous ravit à chaque Salon.

André Galichet reste fidèle aux natures mortes, aux ateliers ou débarras surchargés. Ici, deux débarras traités de manière un peu différente l'un de l'autre. Deux débarras bien encombrés, le n°76 plus encore que le n°77. Mais l'artiste sait ordonnancer le désordre et faire tenir d'aplomb ce qui pourrait bien s'écrouler. L'équilibre est question de dosage... tout comme le contraste ombres et lumière qu'André Galichet maîtrise tout à fait.

Alain Gendron nous propose une aquarelle en grand format où priment le mouvement, la lutte, les muscles. Un corps à corps occupe toute la page. Deux peaux s'affrontent, l'une claire, l'autre foncée, presque bleue. Nous pouvons y voir un symbole ou un raccourci de nos guerres... Au lieu de sacrifier des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sur les champs de bataille ou dans leur propre maison, ne serait-il pas plus simple d'inviter nos chefs d'état à se battre eux-mêmes, peau à peau sur un ring ? Leurs corps cernés de noir ou de bleu, les joueurs sont concentrés sur leur tâche et une certaine force se dégage de leurs muscles.

Fidèle au numérique, **Martine Giloppé** nous offre une étonnante « symphonie spatiale » déclinée dans deux formats différents. Une belle épure argentée qui est une sorte d'idéogramme. Une partition brillante jouée avec virtuosité qui va du clair (en avant-plan) au sombre (en arrière-plan). Et, dans un format plus réduit, des couleurs irisées qui changent tout. Des reflets roses pour « l'idéogramme », et des irisations vertes et bleues sur fonds sombres. Une artiste qui travaille et progresse constamment.

GKarine explore la et les formes et couleurs. Posé dessus, un fil de peinture blanche qui trace (décidément, sur ce Salon, c'est récurrent !) un idéogramme. Tel est « L'éclat » proposé par l'artiste, avec aussi des jeux de transparence, des sous-couches, une empreinte, le ou les reflets de quelque chose qui se réverbère sur la toile. Pour la « Nébuleuse », des couleurs plus chaudes et de légères surépaisseurs. Une autre technique.

De **Danièle Gouby**, deux aquarelles dédiées aux reflets dans des tonalités proches, brunes et bleues, qui dialoguent parfaitement avec les œuvres de sa voisine..., mais ici nous avons un bon filtrage de la lumière, plus de transparence. Un travail d'une certaine sobriété, et par là-même, efficace.

Danièle Grigné met en scène une très belle femme profondément triste : notre Mère-Terre. Placé derrière elle, un tissu aux fins et délicats motifs colorés. Autour, nombre de « détails » en voie de disparition : animaux, plantes, poissons, dromadaire dont il ne reste quasiment plus que le squelette..., qui apparaissent en noir sur fonds blancs. L'ensemble est habile comme à l'accoutumée et très agréable à regarder en dépit du sujet si « brûlant » que, dirait-on, rares sont ceux qui veulent bien y laisser les doigts... (et plus)

Denis Hernandez a cette fois puisé son inspiration à Barneville-Carteret où il a présenté, l'été dernier, une magnifique exposition aux côtés de la sculptrice Alexandrine Dietzer. Essentiellement connu et reconnu pour sa pratique du pastel, Denis se dirige maintenant vers d'autres voies, celles de l'huile et de l'acrylique. C'est son droit le plus absolu. Ainsi, pouvons-nous admirer au Salon

un assez grand format horizontal représentant un coucher de soleil sur la mer et le Cap Carteret vu depuis Barneville-plage. Un beau travail sur les bleus, les blancs, les jaunes et les gris, subtilement associés ou mêlés. Une palette réduite et efficace. A suivre...

Deux aquarelles signées **Josiane Hurard**, fidèle à la nature, au végétal, à l'eau... réalisées dans des tonalités assez limitées, bleues ou vertes. Un bord de mer, une « Côte bretonne » où des graminées brunes s'ancrent à une frange d'herbes au premier plan tandis que les bleus du ciel et de la mer sont travaillés en arrière-plan. Jolie composition pour le « Lac vert » (émeraude) où nous avons un joli mouvement et qui devient, au premier plan, proche de l'abstraction. Une œuvre qui suit son chemin sans prise de tête : le meilleur moyen d'être efficace.

KDB traite ici « L'emprise du temps » sur fonds bleu turquoise. Un corps de vieille femme cerné de noir et auréolé d'ocre. Une bonne composition du sujet et une manière intéressante.

Monique Kerever mélange l'huile et le pastel pour ses deux formats moyens traités entre figuration et abstraction. Dans les deux cas, des jeux de lignes, de quadrillages. Ses « Pèlerins » aux tonalités violettes réchauffées par le jaune et l'orangé sont plus abstraits que figuratifs, un peu plus géométrique aussi que la « Rue haute » aux tonalités vertes. Un même traitement pour les deux œuvres, plutôt agréables à regarder. L'ensemble est intéressant.

Deux moyens formats sur papier de la part de **François Kunzé**. Deux belles œuvres dédiées à l'eau, à son cours, à ses remous, à la nature (presque) sauvage, au paysage. « Vu du pont » attire l'œil d'emblée car une vie incontestable l'anime. Elle est dans les remous, certes, mais aussi dans la note bleue qui égaye l'aquarelle. Il s'agit là d'un cours d'eau joyeux, presque tumultueux, bien haut dans son lit, comme bercé par les arbres qui bordent l'une de ses rives. « Ondes fugitives » est exécutée d'une autre manière. Nous avons là une onde plus tranquille que précédemment, plus grise aussi, plus limoneuse, entourée d'arbres feuillus denses et argentés. Mais, n'oublions pas... qu'il faut se méfier de l'eau qui dort !

Alain Lamy nous rappelle que la vie est intemporelle... à travers un assez grand format abstrait, éclairé par des « tranches » d'oranges, de citron, de pastèque et autres « tranches » vertes, à moins qu'il ne s'agisse de feuilles de formats différents qui se détachent une à une du grand arbre de la vie pour virevolter comme flocons sur fonds mauves. Une démarche sympathique et intéressante, notamment par son thème.

Gilbert Landthaler nous propose deux sobres « Bronzersatz » (I et III), dans une veine différente de celle que nous lui connaissons souvent : une « Comtesse de Ségur » stylisée et traitée avec humour ; et un « Phrygien » proche du poisson qui fait des bulles dans son bocal. Lui aussi est très épuré et son métal est comme piqueté. L'artiste reste fidèle à ses matériaux de prédilection : rognons de silex, bois flotté, acier, hêtre... Une œuvre tout à fait intéressante.

Fidèle à ses teintes mordorées à travers lesquelles court une belle lumière, **Jérémy Lebouteiller (Emy)** travaille sans relâche et sa technique gagne de plus en plus en finesse comme nous pouvons tous le constater au fil des expositions. Il présente ici deux assez grands formats métaphoriques, pleins d'une ironie mordante. Deux « Interius » (5 et 6) flirtant entre réalité et imaginaire, visible et invisible. Le rideau qui les sépare est ténu. A nous de décider si ses personnages sont des humains ou des jouets d'enfants. Y a-t-il d'ailleurs une vraie différence entre un homme et un jouet ? Et si ses animaux à tiroirs sont poisson, chien, escargot ou kangourou...

Signée **Marie-Christine Lecadre**, une « Part du temps » simple, sobre et efficace qui peut nous évoquer des planches, des lattes de bois, non rigides, pas géométriques, dans des tonalités mauves, réchauffées par de petites touches ocres. Une œuvre sympathique traitée de façon abstraite.

Deux œuvres abstraites à l'acrylique sur papier de la part de **Daniel Le Garec**, toujours déroutant. Il nous propose cette fois une composition d'un rouge bien franc en ce qui concerne un fil épais circulant dans le corps humain... lequel esquisse une espèce de grand idéogramme rouge : « Coronaires ». Un dessin net et franc au cœur d'un territoire d'un rose plus ou moins clair : le « dedans » d'un corps humain... Le n°98 nous parle de vent, de nuages jaunes qui partent en morceaux, de tempête, de pluie grise et battante. Nous sommes bien en automne !

Deux assez grands formats plus abstraits que figuratifs de **Janou Legoy**, en parfaite osmose avec les terres cuites de sa voisine, Nicole Deperrois-Gouard. Le reflet est ici sur la sellette via une bonne composition, décalée et originale, qui participe largement au charme du n°108 entre orangés et gris-noir. Le n°108 bis reprend le même thème avec un traitement légèrement différent et des tonalités gris-noir, rouge et violets. Du beau travail.

Deux assez grands formats abstraits et très colorés sur fonds gris de la part de **Chantal Le Guillaume** chez qui « L'urgence du signe » se précise... Les signes, en effet, se multiplient, mais pas n'importe comment car l'ensemble est des plus construit. De la clarté, des pleins et des déliés, une certaine respiration pour le

n°100, un contraste entre pesanteur et légèreté pour le n°101. Nous pensons pouvoir parler de bond en avant en ce qui concerne la technique. A suivre.

Marie-France Le Hénaff reste abstraite et continue de jouer avec l'épaisseur. Ici, une sorte d'architecture élaborée à partir de formes grises ou grisées. Une bonne composition, un bon agencement des couleurs et du travail sur la matière.

Bernard Le Hénaff est décidément fidèle aux musiciens noirs qui nous jouent du jazz ou du blues, la plupart du temps sur fonds... noirs et en assez grand format. Une matière, des fonds travaillés donc. Noir sur noir. Un bon prétexte pour creuser sa pratique... L'ensemble est sobre, le dessin épuré, la construction bonne. Les joues se gonflent, l'expression du visage varie au fil des notes tandis que le peintre peaufine ses reflets gris sur les doigts, l'instrument ou les plis des vêtements. Les cheveux et l'arrière de la tête quant à eux, se mêlent étroitement aux fonds. Du beau travail.

Le Mai Diem-Thuy opte cette fois pour une technique plutôt abstraite, mis à part quelques « chapeaux chinois », rassemblés dans un coin de la toile entre blancs et bruns. Une matière travaillée, une certaine pâte, des épaisseurs, des surépaisseurs et quelques trouées blanches, trouées de lumière. L'artiste est lauréate du 1^{er} Prix de la Ville d'Elbeuf.

De la part de **Luong Lun Biên** (invité de la Présidente), une œuvre rouge en grand format. Des fonds rouges traités de façon abstraite, et un corps sanguinolent, comme au sortir du ventre maternel, lové en équilibre instable sur un tabouret haut et gris. Une matière travaillée. Des contrastes entre lisse et épaisseur. Une œuvre symbolique que chacun reste libre d'interpréter à sa manière.

De **Mélane**, un grand format où la femme, mise à nu, est écartelée. Une femme dont le visage et les pieds sont estompés et même quasi dilués dans les fonds. L'artiste utilise l'épaisseur, la et les surépaisseurs. Elle enlève une partie de la toile (à notre droite) dans une mélasse brune tandis qu'à notre gauche l'horizon semble s'alléger malgré moult coutures qui s'effilochent sur et autour de la femme, prisonnière de toutes ces petites choses qui la font se perdre de vue au fil des années, sans oublier de plus grandes choses qui finissent par lui faire perdre pied, comme c'est le cas physiquement ici... Une œuvre plus abstraite que figurative de par son traitement.

Michèle-Bénédicte a choisi des titres en anglais pour ses deux œuvres abstraites à l'acrylique. « Organic Magic Circus » a des fonds assez sombres, éclairés par une sorte de calligraphie verte ou bleue (plus lourde) et rouge. Un fil rouge, vert ou noir, se déroule aussi à travers la toile. Un autre traitement pour « Blue Orgasm » en grand format. Des fonds bleus assombris, traversés par des formes

noires, éclairées par de larges touches d'un rouge sombre, éclaboussées de gouttelettes orangées. Voilà qui pourrait nous évoquer aussi des fonds marins où le sang coule... par la main de l'homme... les crocs acérés des requins ou... qui sait ?

Signée **Shay Miremont**, une somptueuse Shéhérazade auréolée de petites formes aux couleurs vives et chatoyantes. Une soierie ou une tapisserie. Les manches du vêtement de la jeune femme, tout en délicate transparence, laissent deviner, plus même qu'apercevoir, les formes de son corps. Seuls apparaissent nettement, les bras et les mains, le décolleté et les colliers, et bien sûr, le superbe visage travaillé à la manière de nos maîtres anciens. Une œuvre que, dans une autre manière, et par le nombre d'heures de travail qu'elle exige, nous pourrions rapprocher de celle d'Hasan Saygin, peintre invité d'honneur. Bravo !

Anita Morisset nous propose une « Âme câline » aux yeux clos, réalisée en terre granuleuse. Son vêtement est travaillé. C'est une grande Africaine aux reflets dorés, comme endormie au plus profond d'elle-même, naturellement bercée par ses petites mains. Nous avons une belle courbure du corps. Plutôt sympathique.

Le titre de l'œuvre de **Sylvie Mortaigne-Bardet** est à lui seul plein de poésie : « Le bois de Séraphine ». Pas étonnant donc que l'œuvre elle-même soit également poétique... Des jeux de formes florales sur fonds essentiellement rouges, de plus en plus ténues et serrées dans la partie supérieure de l'œuvre qui est comme coupée en deux. Contraste donc entre ces deux « moitiés », la partie inférieure étant nettement plus aérée. L'ensemble, comme d'ailleurs plusieurs œuvres de l'artiste, plutôt abstrait et agréable, donnerait une belle tapisserie.

Laurent Motte a délaissé ses arums, mais pas les symboles bruns ou dorés récurrents dans son œuvre. Ici, nous les retrouvons au centre de la toile aux tonalités brunes. Une œuvre abstraite, tout en épaisseurs et surépaisseurs, où intervient le collage, et qui joue avec l'écriture, le signe, une esquisse d'alphabet inventé ou réinventé.

Mythosia (invités de la Présidente et Grand Prix du Jury) nous propose un grand format insolite qui attire l'œil de prime abord et que l'on pourrait à la fois rapprocher du Street Art, de la « figuration abstraite » ou « critique ». L'on y trouve une multitude de petites figures, silhouettes, personnages, formes, dessins tout fins et délicats qui finissent par en former d'autres, beaucoup plus grands. Des jeux d'ombres et de lumière aussi. Une œuvre étonnante, exceptionnellement réalisée à quatre mains, qui interpelle manifestement le public. Nous avons envie d'en voir d'autres... Bravo !

Nguyen Kim Chi avance à grands pas, tant et si bien que, cette année, on la voit un peu partout dans la région et même au-delà... Attention tout de même à ne pas trop imposer sa présence. L'on gagne parfois à rester discret pour mieux se faire, non pas oublier, mais désirer... Ici, le personnage est traité de manière mi figurative, mi abstraite. Lui-même et la danse de ses mains occupent la partie centrale de l'œuvre qui joue avec le clair et le sombre, l'ombre et la lumière. Danseur ? Ou spécialiste du langage des signes ?

De **Patrick Pels**, trois belles œuvres aux stylos de couleurs. Une performance étonnante qui ne peut qu'interpeller le spectateur et le laisser admiratif comme nous avons pu le constater. Deux « immersions » humaines dont l'une à la limite de l'abstraction. A nous de choisir s'il y a ou non noyade... Des bulles, donc encore de la vie... pour le n°122. Un personnage dilué dans l'eau et attiré par le fond pour le n°121. Un magnifique travail truffé de détails d'une grande richesse, parfaitement maîtrisé. « Sur un arbre perché » est sans doute plus joyeux tant par le thème et les couleurs que par la construction. Le mauve apporte à l'ensemble une certaine douceur. L'arbre pourrait passer pour exotique au premier coup d'œil. Un travail très remarqué qui exige patience et discipline. Bravo !

Nick Provost, via le thème d'Orphée, se rapproche cette fois de la mosaïque antique qu'il traite en surépaisseurs, ce qui nuit, peut-être bien, au rendu final. L'ensemble gagnerait à s'aplanir et à s'épurer, ce qui donnerait de la légèreté à l'ensemble et mettrait le sujet principal en valeur. Outre son « Orphée », il nous propose un triptyque d'écritures cunéiformes brunes, également traité en épaisseur.

De la part de **Gérard Quesney**, une nouvelle encre qui n'est pas « de marine » bien qu'elle nous entraîne à Honfleur. Une bonne composition et des couleurs assez réduites : bleu, jaune, rouge, brun. La mer et ses reflets sont traités à la limite de l'abstraction ce qui coupe un peu l'œuvre en deux sans lui nuire, bien au contraire. Le contraste est intéressant.

Marie-Claude Renout nous emmène dans une ville épurée, traitée de façon mi figurative, mi abstraite. Comme il se doit, le bleu domine pour « Big Apple Blue » (ciel, sommet des immeubles, rue-miroir...). Seules une ou deux franches façades, un passage clouté, un large regard... restent nettement figuratifs. Même procédé pour « Big Apple Grey », ville engluée dans les gris, plus encore que la ville bleue. A suivre.

Signées **Joël Roquigny**, cinq « colonnes ondulantes » et percées de plus ou moins petits trous. Une peinture qui reste nacrée, irisée, à l'instar de bon nombre d'œuvres présentées jusqu'ici, ce qui donne une forme de douceur et de

légèreté à l'ensemble. Un mélange « onctueux » de bleu, jaune, rouge, rose, vert, violet, orangé... toujours délicat, dessine de petites montagnes ou petits monts très harmonieux. Des jeux de lignes et de tirets horizontaux également. Une écriture toujours très personnelle.

Françoise Rosbach (2^{ème} Prix de la Ville d'Elbeuf) reste fidèle à ses thèmes de prédilection, à son besoin de dénoncer certaines choses, au moins d'y faire écho, toujours tout en finesse, ici avec trois œuvres traitées de manière très différentes les unes des autres. Elle nous emmène « Sous les bombes » où un homme étendu au sol soutient et protège son jeune enfant blessé ou mort face à une mère agenouillée et accablée. Voilà qui fait écho à notre triste actualité... Puis vers un homme-taureau ou taureau-homme râpeux et granuleux, « Mélange des genres-échanges de rôles ». D'actualité aussi... Enfin une maternité toute lisse, une mère dont le corps s'arrondit pour mieux protéger son jeune enfant. Un joli mouvement dans de belles tonalités vert bronze.

Patrice Thibout a opté pour le marbre (entre autres) et la laque, grise ou rouge. L'ensemble reste très abstrait. Pour le n°133, juste une petite veine rouge glissée dans le gris qui contraste avec le blanc-gris du marbre. Le n°133 est une longue œuvre verticale. Du marbre entre noir et blanc enrichi de formes rouges et arrondies. Au mur également, une sorte d'idéogramme rouge vif et d'un rouge plus sombre. Intéressant.

Jean-Luc Toledo joue avec les mots, les formes, les couleurs, le graphisme, les collages..., pour nous proposer des œuvres symbolistes avec une écriture des plus personnelles. Pour « Chah Man Hic », des contrastes de couleurs sur fonds assez lumineux griffés de traces plus sombres, des jeux de mains et des regards profonds, davantage perdus « en-dedans » que fixés sur le spectateur. « Fe'h Eh Ric » est un nu féminin tatoué de rouges et d'orangés intenses, voire tagué. Du beau travail pour l'ensemble. Une œuvre qui avance à son rythme. Sûrement.

Tracy (Martine Rue) s'installe résolument dans l'abstraction. Elle nous propose ici deux œuvres sur fonds sombres. Une « explosion florale » : gros bouquet de fleurs aux couleurs chaudes à laquelle viennent se mêler de petits morceaux de feuilles vertes. L'explosion est à prendre dans les deux sens du terme... Des fonds mauves, violets, pour « Fils de lumière » (véritable cathédrale de lumière, qui a notre préférence, peut-être parce qu'elle nous semble plus sereine que sa voisine ?) et quelques touches bleues. A suivre, décidément.

Alain Triballeau fait partie des quatre invités de la nouvelle présidente de la SAEBS, Patricia Dubreuil. Il signe ici deux beaux bustes bruns. L'un relativement sobre, avec quelques griffures verticales. Un bijou-feuille en guise de 3^{ème} œil. De larges émaux bleutés et brillants de part et d'autre des épaules. Une certaine

délicatesse dans le traitement de sa « Déesse ». Sa « Reine » quant à elle, est parée, tatouée de couleurs vives, de lignes bleues, orangées, blanches. Une matière plus travaillée sans doute que le n° 137. L'ensemble est du beau travail.

Thérèse Trouvé-Chéron nous propose en assez grand format un triptyque d'un beau bleu profond : « Phaleanopsis ». Trois duos de fleurs ou d'ailes transparentes qui éclairent doucement le bleu sombre des fonds. C'est beau... comme toujours chez cette artiste. Et un brin mystérieux.

Signées **Jean-Louis Vautier**, deux marines traitées de telle manière que l'on peut hésiter entre figuration et abstraction. Du bleu, des bleus, essentiellement, mais aussi quelques touches de couleurs vives qui viennent réchauffer l'ensemble : orangé, jaune, une touche de vert. Un joli mouvement encore. Une peinture qui peut se plisser, se rider par endroits. Dans les deux cas, comme une menace sombre. La « Marine » est peut-être plus clairement lisible avec le n°141. Qu'importe ? L'essentiel n'est-il pas de plonger dans les bleus et de se laisser porter par eux ?

De la part de **Yago**, « Arc-en-terre », un moyen format abstrait dans des dominantes rouges, chaudes, où la matière est travaillée comme en fusion, dans le feu. Nous y trouvons un certain mouvement, des griffures et des surépaisseurs. Pour se faire une meilleure idée du travail en général, l'on aurait envie d'en voir plus.

L'œuvre d'**Isabelle Zéo** bouge encore et toujours. Elle est vivante, en somme... Ici, tout est en transparence. Point de couleur. Des faces bombées, suscitant l'illusion d'optique (creux ou bosse ?), une autre lisse. L'artiste présente deux « Sphères » sobres et efficaces. Les deux faces du n° 143 sont bombées et piquetées de petites bulles, du moins pour l'une d'entre elles. Le n° 142 n'est bombé que d'un côté. Des jeux de formes entre lisse et granuleux. Une œuvre qui va de l'avant et que nous ne pouvons que saluer.

XXXX

Ces derniers mois, deux sociétaires de la SAEBS ont quitté ce monde. Un hommage leur est rendu dans le catalogue du Salon. Il s'agit du peintre **Gérard Remigereau** et du peintre-sculpteur, **Daniel Rouvière**. Tous deux donnaient dans l'abstraction.